

Domus (Les résonances des plateformes) : un entretien avec Massimo Guerrera et Sylvie Cotton

Simone Chevalot

Number 126, Fall 2020

Laboratoires
Laboratories

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94313ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chevalot, S. (2020). Domus (Les résonances des plateformes) : un entretien avec Massimo Guerrera et Sylvie Cotton. *Espace*, (126), 64–69.

**DOMUS
(LES RÉSONANCES
DES PLATEFORMES) :**

UN ENTRETIEN AVEC
MASSIMO GUERRERA
ET SYLVIE COTTON

par Simone Chevalot

Initié par Massimo Guerrera en 2017 et développé en complicité avec Sylvie Cotton et 11 autres participant.e.s!, le projet *Domus* prend des formes variées, avec un accent sur le dialogue performatif et langagier. Fondées sur des rapports croisés entre la maison comme corps et le corps comme maison, les séances de présentation devant public qui composent *Domus* ont principalement eu lieu chez Guerrera au fil des mois, mais aussi dans le cadre de la programmation de la Fonderie Darling à l'automne 2019. Cet entretien vise à suivre l'évolution de ce projet aux multiples échos sensibles.

Simone Chevalot **Ce qui frappe avec les soirées *Domus* dans votre demeure, c'est la fine ligne entre l'intime et le spectacle. Les invités sont là, évoluant à travers les pièces avec vous et les artistes collaborateurs, vous suivant de près, pouvant presque toucher en même temps que vous les sculptures ou autres objets. De l'appartement du deuxième étage en passant par l'atelier au rez-de-chaussée jusqu'au sous-sol où se trouvent les fondations, notre présence dans ces espaces intimes met aussi de l'avant notre qualité de spectateurs : assis tous ensemble sur de petits coussins, recevant ce que vous nous offrez, dans cet état contemplatif se rapprochant, par moments, d'une position spectatorielle plus classique. Comment, quand on base son travail sur la rencontre, la lenteur, l'ouverture, l'abandon, réussit-on à se sortir de la notion de « performer » qui se trouve au cœur du mot performance ?**

Massimo Guerrera C'est intéressant que vous ameniez notre attention sur le mot « performance », car il est vrai qu'il semble un peu dichotomique dans le contexte du projet *Domus* qui, lui, travaille sur des rythmes différents et une attention sensible aux environnements. Dans le choix du mot « performance », que je continue à utiliser en assumant son aspect anachronique, il y a une volonté critique et, disons-le, satirique, qui tente de se réapproprier, par détournement poétique, un terme de la sphère économique relié à la production et à la performance – forme de détournement entamé avec le projet *Polyco* en 1998, où j'utilisais explicitement le vocabulaire corporatif pour transmuter et questionner les rythmes agités et les pressions tristes que celui-ci impose. Dans le processus créatif de *Domus*, ce qui compte c'est par où passe le langage invisible entre la contemplation, l'échange avec les participant.e.s, l'écriture et l'oralité performative qui nous amène à cet aspect de représentation. L'oralité comme expression et outil de transformation qui parfois prend la forme du « spectacle ». Mais il faut comprendre que ce volet public est un moment dans l'ensemble du projet, et ce que l'on tente de faire

c'est de donner une valeur équivalente à tous les moments de rencontres qui s'y déroulent, qu'ils soient solitaires, en duo, en trio, en petit groupe ou en grand groupe composé de 20 à 40 personnes (soirée performative). C'est une question de qualité de présence.

Ce projet porte son attention sur la circulation entre plusieurs modes d'écritures, qu'ils soient graphiques, poétiques ou performatifs. Ce qui importe, ce sont les résonances de ces langages dans le cœur-esprit des participant.e.s et dans nos demeures. Ensuite, il y a inscriptions et une relecture de ces inscriptions, de ces séquences poétiques et langagières dont le livre-objet est le lieu dépositaire de transmutation : espace livresque vivant, qui rassemble les textes performatifs et qui les rejoue. Car c'est au cœur de ces passages, entre le surgissement des images poétiques et l'échange spontané avec les participant.e.s en lien avec ces moments d'oralité publique, que se cultive l'écriture vivante de ce projet.

Massimo Guerrera et collaborateurs.trices, *Domus*
(*Les résonances des plateformes*). Soirée performative n° 3,
avril 2019. Photo : Isabelle Dandurand.



Dans le contexte d'une œuvre-laboratoire s'échelonnant sur plusieurs années, dans laquelle tous les moments de rencontre ont une valeur équivalente, qu'ils soient solitaires, en duo ou avec public, comment est-il possible de distinguer le matériau sur lequel il est possible de construire de ce qui serait de mauvaises pistes ?

M. G. Il semble y avoir une part subjective et organique dans le choix de ce qui va s'inscrire, sur lequel il sera possible de construire, être revisité et/ou déclamé en performance. Mais ce qui semble résonner et être un repère de base, c'est lorsque ces éléments ou signes de la communication touchent à une expérience authentique ou significative chez les participant.e.s à l'intérieur des relations dans l'ici et le maintenant. Cela se conjugue avec la richesse poétique et signifiante d'une expression, d'une image trouvée ou reçue, d'un geste en lien avec une œuvre, d'une phrase au détour d'un courriel : souvent des signes qui parlent à notre expérience et qui se relient au champ d'études déployé par ce projet. Cela passe à travers des phrases et propositions simples ou complexes en lien avec nos environnements de pratique. Car ce projet à long terme parle principalement de ces environnements subtils que l'on habite et à l'intérieur desquels on crée et communique. Ce seront ceux de nos corps, de nos paroles et de nos esprits, en utilisant la métaphore et le terrain de base des trois paliers de nos « corps-maisons » et leurs dynamiques de porosité et d'étanchéité. De cette manière, on peut observer et travailler sur la manière dont on danse avec ce que l'on fait, avec ce que l'on dit, avec ce que l'on pense et qui raisonne pour chacun de nous, partageant ainsi quelques moments d'inspiration et de déplacement. Pour ces raisons, ce projet demande des rythmes différents pour écouter et intégrer ces résonnances plus fines. Le projet *Domus* s'étalera donc sur dix ans (2017-2027), permettant ainsi des formes d'approfondissement. Pour ces mêmes raisons et celle d'une volonté d'égalisation (équanimité) des différents moments, le projet suit son développement naturel qui n'est pas ponctué par les seules expositions et représentations publiques, mais par les rythmes des pratiques et des expériences de rencontre plus intimes.

Sylvie Cotton Je vous prends aux mots : un laboratoire, c'est qu'on ne sait pas. On ne connaît pas la découverte qu'on y fera. La performance a le pouvoir alchimique de transformer les sujets qui se laissent cueillir par les pinces précises de ses instants constitutifs. En me rappelant que tout se joue dans l'éprouvette de l'instant, je deviens à la fois substance et laborantine. Je dirais même que les spectateur.trice.s participent de ce principe. Ensemble, nous devenons l'UN de la performance, tous et toutes substance et laborantin.e.s. Je qualifie ces moments de rencontre esthétique de l'union. Tout devient alors matériau potentiel de rencontre intime dans la fabrique de l'action spontanée, sans faute ni rejet. S'y installe un accueil inconditionnel correspondant

pour moi à une éthique de la cordialité envers soi et envers l'autre. Pourquoi sans erreur ? Parce que le substrat du travail de création est un continuum. En ce sens, « essai-erreur » se transmute en « essai-essai ». Il n'y a rien sur quoi ne pas pouvoir construire. Dans cette perspective, même la construction n'existe plus, car elle se dissout à mesure qu'elle se transforme. Restent nos expériences alchimiques, sensorielles, tantriques (dans le vrai sens du terme).

Si *Domus* est, comme le présente Massimo Guerrera, un projet sur nos liens internes et externes aux environnements que l'on habite, à l'intérieur desquels on crée et communique, comment cette sensibilité à l'environnement s'est-elle manifestée dans son volet public à la Fonderie Darling ? Vous qui avez collaboré à plusieurs reprises au projet, arriviez-vous à intégrer cette perception de l'espace hors murs dans votre espace intérieur au moment même de la performance ?

S. C. Avant de performer dans la salle à manger de *Domus*, nous avons établi un canevas de base. Le reste allait se déployer dans un continuum d'instant composant avec ses infinitudes. Cet espace est un environnement que je connais très bien, il est donc déjà en moi par sensorialité, mémoire, habitudes. En y faisant une première séance de travail, j'ai orienté mon regard de manière plus large, plus lisse. J'ai repéré et choisi quelques artefacts qui habitaient déjà la pièce : un livre, des gants, deux sculptures, la table. Les ai touchés, sentis, lus, caressés. J'ai proposé à Massimo d'improviser quelques séquences devant lui. Ensuite, nous les avons un peu retravaillés – pas trop –, moi en corps performatif, lui en œil extérieur, et puis pour finir, ensemble en dialoguant sur une base commune et temporalisée.

Pour répondre à la question en prenant l'exemple de cette performance, je dirais qu'elle n'a pas seulement été créée dans la salle à manger, mais pour la salle à manger, à partir de ce que la salle à manger voulait manger de moi. Et de ce que je voulais manger d'elle. Cette manière d'envisager l'action facilite l'internalisation de l'environnement. Elle est digérée dans le cœur de la performance et dans celui de la performeuse. Pour être habitée par l'espace, je dois ressentir l'espace. Ainsi s'exerce la transmutation, la fonte alchimique. La performance se crée sur mesure, avec ce qui est déjà-là. C'est ce que je préfère. Tout est déjà déjà-là. « Avec » est le mot clef ici. Ne reste qu'à y ajouter sa propre connexion à l'environnement. C'est le plus difficile. Par son corps d'abord. Je ne connais pas d'autres voies. C'est une pratique. Les épaules pensent, les yeux pensent, les pieds n'avancent pas sans savoir qu'ils avancent. Il n'y a rien sans le corps. La relation à l'environnement interne ou externe passe par une connexion au ressenti dans l'atelier intérieur. Par exemple, en enfilant les gants, je sens leur texture, leur chaleur, je vois leur couleur, je ressens la tactilité qu'ils imposent dans ma rencontre avec le livre.



Massimo Guerrera et collaborateurs.trices, *Domus*
(*Les résonances des plateformes*). Soirée performative n° 3,
avril 2019. Photo : Isabelle Dandurand.

Lorsque nous nous sommes retrouvés à la Fonderie Darling, dehors, presque sans objets, dans la rumeur intense de la ville, l'environnement était rugueux, sans points de référence. Pour le faire entrer en moi, pour m'y connecter, il a fallu que je le ressente très fort, que je vois large et lisse, que je commence par ne faire rien d'autre qu'écouter le ressenti de la rue. Ça m'a permis de voir ce qu'il était possible et impossible de faire fondre. Le toucher m'a sauvée. Le toucher dépasse les mains. Je veux dire que la tactilité excède les doigts. D'où le terme de *tact* : avoir du tact consiste à ressentir ce qui est là, devant, autour. Ça fait toute la différence dans l'atelier intérieur, là où se joue d'abord l'œuvre à faire.

Le temps si étrange dans lequel le monde entier est plongé depuis le début de l'année semble un terrain propice à alimenter le chantier artistique qu'est *Domus*. Les mots *contagion* et *confinement* résonnent-ils déjà de manière particulière dans vos explorations ?

M. G. Il est vrai que c'est un terrain riche de contemplation et de création que ce moment de confinement domestique et social que l'on traverse. Je m'intéresse avec les participant.e.s, depuis les premiers projets artistiques tels *L'Usine Métabolique* (1993), *La Cantine* (1995) et *Porus* (1999), à ces questions de porosité et d'étanchéité du corps et de l'esprit. Ceci à travers des



formes performatives, des filtres d'absorption, des membranes et les *vêtements-revêtements* de nos demeures physiques et psychiques. Des questions toujours présentes dans nos vies et nos interactions quotidiennes, mais qui au cœur de cette pandémie ont pris des incidences collectives et publiques étonnantes, faisant surgir des enjeux d'ordre social et écologique sans précédent. Ces questions touchent à l'interdépendance des êtres et des espèces comme celles des frontières poreuses des cultures et des habitats. Par ce fait, le lieu de confinement qu'est devenue la maison a pris des aspects de refuge et de lieu de vie multiple et inattendu. Cette parenthèse virale et retraite collective aura touché à ces questions profondes d'ouverture et de fermeture de nos êtres, de confiance et de méfiance, ainsi que de belles solidarités humaines. Entre contagion et transmission des idées et des organismes, les rythmes de vie ont été déplacés pour un moment. Le temps d'ouvrir des brèches dans la conscience. Une autre des leçons que l'on peut voir plus clairement, après plus de 90 jours de confinement, c'est le rôle plus profond des rituels culturels : ceux de l'être-ensemble. En fait, ça touche au rôle de la présence de l'autre, à la complexité déroutante et enrichissante de la rencontre et à la question fondamentale qu'est ce seuil sensible entre soi et les autres.

S. C. Le mot « contagion » résonne déjà sans réserve avec le travail de Massimo qui cherche très souvent à mettre en forme un concept de « liminarité » et à en exposer les connexions colorantes. Les artistes connaissent en général assez bien les conditions naturelles de confinement procurées par la solitude de l'atelier et l'absorption créative. Dans le contexte actuel, le confinement forcé fait plutôt blocus à *Domus* et, pour me donner un espace où faire bouger l'écriture, je l'aborde ici *a contrario* : l'art actuel dé-confine manières et habitudes. Suivant la métaphore, après trois participations publiques à *Domus*, nos expériences performatives ont vu se (ou ont su) dé-confiner plusieurs habitudes domestiques par hybridité et contagion justement : marcher en équilibre sur une table, porter une lampe-chapeau, incarner une statue de papier, respirer des respirs, manger des champignons de glaise moisie, se tenir dans un main-dans-la-main de plâtre, se frotter le visage sur un oreiller-rocher. Surtout, je retiens une prise spontanée de ma parole de femme, de mon corps cru, féministe, en confidences d'outre-crâne, inventées et murmurées au fur et à mesure devant « la visite » installée au salon : « C'est grand un corps, c'est petit une maison. », écho d'une poésie adolescente ressurgie du ventre de la maison-femme.

1.

Maxime Bruneau, Magalie Comeau, Isabelle Dandurand, José Dupuis, Lili Gabrielle Guerrero, Iris Keiweit, Céline Laloire, Céline Mayrand, Jonathan Morier, Hugo Nadeau, Zoé Zhou Yingjia.

Sylvie Cotton s'intéresse à la présence et à ses modes artistiques d'apparition. Son travail propose la pratique d'une esthétique *in spiritu*, liant corps et esprit. Doctorante en Études et pratiques des arts à l'UQAM, elle rédige une thèse en recherche-crédation sur l'art action et la présence. Elle fait appel depuis toujours à divers médiums : performance et art action, livre d'artiste, dessin et installation. L'écriture tient aussi une place décisive dans sa recherche. Elle a présenté ses projets de performance et d'exposition au Québec, aux États-Unis, en Europe, au Mexique et au Japon.

Massimo Guerrero utilise différents médiums tels que le dessin, l'écriture, la photographie, l'installation et la performance pour travailler sur l'espace fertile de la rencontre et ses déplacements intérieurs, entre la présence partagée et la solitude de l'atelier. Ses oeuvres ont été présentées à l'échelle internationale, notamment au Musée d'art contemporain de Bordeaux, au Musée d'art contemporain de Montréal et à The Invisible Dog Art Center à New York. Elles figurent dans de nombreuses collections publiques et privées, dont celles du Musée des beaux-arts de Montréal, de la Banque d'oeuvres d'art du Canada et du Musée national des beaux-arts du Québec. Guerrero a été récipiendaire du Prix Ozias-Leduc en 2001 et du Prix Louis-Comtois en 2008.

Simone Chevalot a reçu son diplôme du programme d'interprétation de l'École nationale de théâtre du Canada en 1999. Depuis, elle garde un lien étroit avec les arts visuels et les arts de la scène. Elle vit et travaille à Montréal.